

PAR GEORGES SADOUL **LE CINÉMA**

# Premières impressions de Cannes

QUE le Festival de Cannes soit un succès, il n'en faut pas douter. Voilà véritablement la première grande manifestation internationale de cette après-guerre, qui assure à la France le rôle que cinquante années de cinéma lui confèrent naturellement : être le lieu de rencontre de compétitions pacifiques entre les meilleures productions de tous les pays.

Ce qui n'est pas dire que tout ait été parfait. On a beaucoup parlé de certains incidents techniques, qui ont été rarement réparés après avoir été grossis à plaisir. Mais ce ne sont pas ces mécatheps phoriques dans la difficile organisation d'une manifestation internationale dont l'ampleur a dépassé ce qu'on attendait qui méritent autre chose qu'une mention. Ce qui peut inquiéter, c'est l'idée que certains pays se sont fait d'une compétition internationale, qu'ils paraissent avoir placée sur le plan du commerce plutôt que sur celui de l'art.

L'Angleterre, par exemple (dont je ne saurais trop regretter que la qualité remarquable de certains de ses films est un des grands événements cinématographiques depuis 1939), a franchement déçu la critique et le public durant la première partie du festival. Il était déjà fort critiquable de présenter le colossal et coûteux navet en technicolor qu'est *César et Cléopâtre*, manquement monstrueux des erreurs que les Korda enseignèrent à certains producteurs britanniques. Mais il est encore plus regrettable qu'à ce colossal navet on ait fait succéder *The Magic Bow*, lamenable et ennuyeuse vie romantique de Paganini, un film à écouter les yeux fermés, puisqu'il vaut seulement par le violon de Yehoudi Menuhin. Et que dire de ce pitoyable documentaire sur la reconstruction de Plymouth... Consolons-nous, l'Angleterre aura sa revanche avec l'excellent *Brief Encounters* et ses grands documentaires comme *Chypre est une île*.

La présentation par l'Amérique de *Rhapsody in Blue* est un erreur semblable. Cette macaromque visée de tiers-monde était indigne d'un festival international. Mais non pas *Notorious* de l'Anglais Hitchcock (en dépit des évidentes erreurs de son scénario), ni surtout *The Lost Week End* de l'Autrichien Billy Wilder, qui, en dépit de certaines longueurs et de certaines lacunes dans l'expression et les éclairages, est une œuvre forte et puissante. Mais quelle déshonneur dans le

choix des courts métrages : ni un bon Disney de série, ni surtout l'indécoupe projection de deux films de 1936, achevés à la foire aux puces et vaguement sonores, n'avaient leur place à Cannes. Et est-il décent de présenter *Gaslight* qui est la re fabrication d'un



Michèle Morgan dans « La Symphonie Pastorale »

excellent film anglais présalablement détruit jusqu'à son avant-dernière copie ? S'engager sur cette voie, c'est annoncer la France de montrer, une autre année, et peut-être dans un autre festival, une re fabrication de *La Chienne* ou du *Jour se lève*.

Le choix français comporte aussi des erreurs. *Farrélique* de Jean Rogquier, que nous pouvons considérer comme l'effort le plus original de ces cinq dernières années, a été éliminé, et sera montré dans une salle officielle. Tandis qu'on a montré le très conformiste vaudeville prétendument lyonnais que *Le Revenant*, où la présence de Louis Jouvet n'excuse pas la vulgarité décadente d'un dialogue dont les meilleurs « bons mots » ont été tirés du répertoire théâtral du six-

ième dernier. Du moins cette erreur a-t-elle été réparée par le choix de *Parrie*, honnête et probe, et surtout de l'excellente *Symphonie pastorale*, où le grand talent de Michèle Morgan et la remarquable adaptation d'Aurenche et Boix font oublier tout ce que peut avoir de conventionnel et de démodé l'unique imaginee jadis par André Gide.

Le choix soviétique a le grand mérite d'avoir fourni aux spectateurs un panorama des genres les plus divers. *Salut Moscou* de Youkevitch, film pour enfants, film à grand spectacle vaut surtout par la qualité remarquable des images qui font passer sur certaines insuffisances ou naïvetés du scénario. *La Fier de pierre* de Pouchko, dont nous n'avons pas aimé à Prague les quelques fragments qui nous avaient été présentés, s'est risqué comme un effort d'une incontestable qualité, et qui apporte dans le domaine de la couleur plus de révélations et de possibilités que dix ans de technicolor. Mais, là aussi, le film est desservi par certaines insuffisances du récit. Par contre *Berlin*, puissant documentaire de Donskoi, et plus encore *Cross-Blood*, de X... d'après Jack London, ont enthousiasmé. Mes préférences vont pourtant au *Tourment décisif* d'Ermler, exemple de film psychologique qui dépasse de très loin en portée et en puissance *The Last Week End*. Et non pas seulement parce qu'on peut s'intéresser davantage à la bataille de Stalingrad qu'aux victimes de l'holocauste. Dans de tels films le dialogue tient obligatoirement une place considérable, et l'absence de sous-titres a beaucoup nuit à la compréhension du film, en dépit des louables efforts du speaker qui le commentait. Four pleinement apprécier une telle œuvre — dont on peut sans doute comparer l'importance à celle de *Tripuliter* dans un genre fort différent — sans doute faudrait-il la traduire aussi scrupuleusement qu'un roman de Tolstoï. Mais pourra-t-on en faire un doublage vraiment satisfaisant ?

Les films tchèques ne sont pas encore arrivés au moment où j'écris ces lignes. Mais du moins avons nous pu voir des films italiens dignes de beaucoup d'intérêt. *Les Malheurs de M. Frater* de Soldati, a reçu un accueil mitigé. Mais on a beaucoup aimé le documentaire aigu et sensible de Comencini sur les enfants. Et *Le Bandit* de Lattuada méritait de attirer l'attention. Si la deuxième partie est faible, le tableau de Turin au lendemain de la libération, le retour des prisonniers, les maisons détruites, la prostitution, l'inflation, la spéculation au coin des rues sont peints avec une vigueur et un courage certains. Certes, l'influence des films américains de gangsters, du *Carné* de *Qui des Brumes* et plus encore des œuvres muettes de Pabst est évidente. Ce tableau de la décomposition de certaines couches sociales est marqué d'un pessimisme facile, mais il est très bon d'être sans valeur.

L'autre surprise du festival a été *Maria Candelaria*. Le film était mexicain, et comme *Les Trois Mousquetaires*, en dépit de la trucidance cosmique de l'acteur Camilla, avaient beaucoup désigné la salle était presque vide lorsque commença la projection des premières scènes, rebisées en studio et dont la médiocrité était accablante. Puis, brusquement, on nous fit pénétrer dans les marécages maraichers des hauts plateaux aux environs de Mexico, parmi les hallucinants hauts papayers, les barreaux, les bateaux des bœufs et de frustes, les canaux, la maraicherie et ce fut un miracle. Un nouveau Mexique, entièrement différent de celui d'Esquénazi, nous était révélé par des acteurs aussi naturels, aussi simples, aussi grands que ceux des films mexicains muets. En dépit de quelques longueurs ou insubordination, cette œuvre forte fut un événement. L'unique. Nul doute que les réalisateurs de *Maria Candelaria* ont travaillé dans une atmosphère d'attente et de suspense. Mais le festival a peut-être fait perdre à ces deux œuvres leur